

Isabelle CHAREIRE enseigne la théologie dogmatique à l'Université Catholique de Lyon. En 1998, elle a publié sa thèse sur *Ethique et grâce. Contribution à une anthropologie chrétienne* (Cerf). Elle a bien connu Christian Duquoc, à la fois à cette Université où elle a suivi ses cours, puis travaillé en sa compagnie, en particulier à la revue *Lumière & Vie*, où elle lui a succédé à la direction de la rédaction.

Isabelle CHAREIRE

La liberté d'un théologien

Christian Duquoc a largement participé à la vie et à l'élaboration de *Lumière & Vie* : comme auteur (l'index du site internet recense 59 articles de sa plume entre 1956 et 2008) et comme directeur (de 1992 à 2000). À l'occasion du cinquantenaire de la revue, il proposait une relecture de ses évolutions. À partir d'une lecture aléatoire des articles parus dans les 250 numéros alors publiés, il esquisse les grands traits des dominantes éditoriales selon les époques. Ce parcours le conduit au constat de la dépendance théologique à l'égard de l'actualité, non pour la déplorer, mais pour montrer le caractère contextuel de la théologie :

« *Lumière & Vie* n'a cessé de pratiquer [la théologie contextuelle] avec plus ou moins de discernement, elle ne réduit pas la foi à une réalité abstraite, elle l'entendit en son effectivité sociale et ecclésiale, elle oublia rarement l'ambivalence culturelle et religieuse du christianisme. [...] La revue a essayé, avec plus ou moins de bonheur, de comprendre ce qui advenait pour le croyant, en vue de lui faciliter décision et action. Elle le fit avec beaucoup de liberté, consciente que celle-ci n'est jamais pleinement acquise, tant les pressions de l'opinion ou les prudenances des responsables invitent à y renoncer. "À tous les repas pris en commun, écrivit René Char évoquant la Résistance, nous

invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide, mais le couvert reste mis". »¹

Ce regard lucide porté sur l'acte théologique témoigne de ce que fut le souci de Christian Duquoc tout au long de son œuvre de théologien : nouer réalisme et rigueur pour une pensée de liberté. Réalisme, car il s'agit de tenir compte du réel dans tous ses aspects, du plus heureux au plus tragique ; rigueur, puisqu'il convient de ne pas se laisser asservir aux passions : l'engagement et les affects ne doivent pas obscurcir l'analyse lucide. La tâche du théologien est de garder distance en même temps qu'attention au réel pour produire une pensée libre et féconde.

Je propose de faire ici, à mon tour, des sondages aléatoires - selon le mot qu'il affectionnait - dans les articles rédigés pour *Lumière & Vie* et de nouer autour de quelques citations les grandes thématiques de son œuvre.

Une théologie en dialogue

« La théologie m'a toujours intéressé. Cet intérêt est né à partir de la littérature. Pendant la guerre, j'étais alors adolescent, j'ai lu Dostoïevski. Celui-ci m'a conduit à réfléchir aux questions des rapports de l'homme avec Dieu et au problème du messianisme. Plus tard, j'ai lu *À la recherche du temps perdu* et de nombreux autres romans. De ces lectures s'est dégagée une vision des choses étrangère aux ouvrages classiques de théologie. Je n'ai jamais abandonné cette pratique. Depuis quelques années, je me suis fortement investi dans la lecture d'écrits asiatiques »².

Lors de notre dernière rencontre, en juillet dernier, Christian m'avait apporté deux romans américains, *Les chutes* de J.C. Oates et *La route* de C. Mc Carthy. Le premier raconte l'histoire d'une femme dont le mari se suicide le lendemain de leurs noces ; le second retrace le voyage d'un homme seul avec son enfant, à travers une planète désolée, suite à un événement dont nous ignorons la nature mais qui a laissé partout mort et désolation. Deux ouvrages qu'il vaut mieux éviter de lire par temps de grosse déprime ! Au terme de ces deux odyssées tragiques, une fragile lueur d'espoir naît : à l'automne de sa vie, Ariah se

1. « *Lumière & Vie* : histoire théologique des variations », in *Le cinquantenaire : Audace et fidélité, Lumière & Vie* (abrégé désormais *L&V*) n° 251, juillet-septembre 2001, p. 57.

2. « Conversation Joseph Moingt / Christian Duquoc », in *L&V* n° 276, octobre-décembre 2007, p. 7.

réconcilie avec elle-même et avec son histoire ; le père mort, l'enfant est recueilli par un couple.

Ces récits témoignent de ce goût de Christian Duquoc pour la littérature, témoin des angoisses, de la quête humaine d'un sens. Sa lucidité à l'égard du tragique de la condition humaine ne le conduisait pas à une complaisance morbide à l'égard du malheur mais bien plutôt à chercher les signes, aussi ténus soient-ils, de l'espérance qui habite l'histoire des hommes et des femmes. En témoigne cet unique passage coché dans le livre de McCarthy : « Et peut-être qu'au-delà de ces vagues en deuil il y avait un autre homme qui marchait avec un autre enfant sur les sables gris et morts » (p. 189 de la traduction française).

Dans l'entretien avec Joseph Moingt, il évoquait également comment il avait été marqué par les théologies de la libération, notamment par Gustavo Gutiérrez qui fut son étudiant à Lyon ; dans *Libération et progressisme*, il reconnaît que les théologies de la libération l'ont conduit à passer d'une pensée trop définie « par la seule tradition scolaire et universitaire » à une théologie préoccupée par la violence qui habite l'histoire³. C'est bien une théologie soucieuse du temps qu'elle habite que Christian Duquoc a élaborée.

3. *Libération et progressisme. Un dialogue entre l'Amérique latine et l'Europe*, Cerf, 1987, p. 9.

Jésus le messie de Dieu

« Que Jésus soit descendu aux enfers pour en remonter vivant marque l'espace libre donné à l'action de l'homme. Aucune puissance ne pèse sur la liberté, si ce n'est son instinct de néant. La tradition chrétienne a toujours lié péché et mort. Ce lien n'est pas facile à expliciter. Il est sans doute peu conceptualisable, mais il dit quelque chose de fondamental sur l'homme : la mort n'est pas extérieure à sa liberté. Le destin est donc forgé par l'homme lui-même. Toute lutte contre le destin est donc une remontée des enfers. Car, en Jésus, c'est l'humanité totale qui est prise dans ce mouvement de libération. Celle-ci se réfracte en niveaux infiniment divers, depuis le médecin qui découvre un moyen de lutter contre le cancer jusqu'à celui qui fait reculer le mal personnel par une simple parole de consolation. Le Christ ne se substitue pas à l'homme dans cette maîtrise du destin. Il suscite, ouvre, forme à ce combat. Quand le dernier ennemi sera

vaincu, la mort, Jésus remettra alors son Royaume à son Père. Mais pour l'instant l'humanité ne cesse de descendre aux enfers et, par la grâce du Christ, en remonter. L'espérance chrétienne, dont Péguy nous dit qu'elle fait l'admiration de Dieu, est la traduction pratique de l'affirmation de notre *credo* : Le Christ est descendu aux enfers, il est ressuscité »⁴.

Dans cet article de 1968, Christian Duquoc montre comment ce thème de la descente du Christ aux enfers, introduite dans le *Credo* au quatrième siècle, doit être démythologisée, c'est-à-dire pensée non selon les représentations de la culture ancienne mais selon celles de nos contemporains. Cette figure sera donc analysée selon un registre non plus cosmologique mais anthropologique, afin d'en découvrir la signification originale : « Interpréter, c'est changer le registre d'images afin de remettre en lumière la visée première, la seule qui importe au croyant » (p. 47). La citation mise en exergue ci-dessus synthétise des thèmes que l'on retrouve dans l'ensemble de son œuvre : Jésus, homme libre, et Christ libérateur, non pas contre le gré de l'homme mais selon la messianité originale qui apparaît dans l'événement Jésus le Christ. Le Messie de Dieu ne vise pas à se substituer à la liberté et à la responsabilité humaine mais à les renouveler par le don de l'Esprit.

En 1974, il publie *Jésus, homme libre. Esquisse d'une christologie*⁵ où apparaît son souci de lier Jésus et Christ pour comprendre le Dieu qu'il révèle et, en 1977, *Dieu différent. Essai sur la symbolique trinitaire*⁶ approfondit le dogme trinitaire qui est la marque de l'originalité du Dieu chrétien. Il reprend ces questions dans un ouvrage, plus ardu sans doute - mais que je considère, avec *Dieu partagé*, comme un de ses ouvrages majeurs : *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu. Essai sur la limite de la christologie*⁷. Après une première christologie jugée par lui comme trop définie par des questions étroitement universitaires⁸, cet ouvrage pense la double nature du Christ à partir de la notion d'unité différenciée. La théologie de l'unité différenciée articule l'histoire du Nazaréen et la confession de foi pascale sous un triple mode : découvrir dans la vie du Jésus prépascale les marques anticipatrices de la résurrection ; comprendre la liberté de Jésus à l'égard de la mort, non comme une occultation de celle-ci, mais comme le choix d'une attitude prise au croisement

4. « La descente du Christ aux enfers. Problématique théologique », in *L&V* n° 87, mars-avril 1968, p. 62.

5. Publié au Cerf. En 2003, une réédition revue et augmentée est parue chez le même éditeur.

6. *Dieu différent* est également publié au Cerf.

7. Publications de la Faculté de théologie de l'Université de Genève ; 9, Genève, Labor et fides, 1984.

8. *Christologie. Essai dogmatique : I. L'homme Jésus*, *Cogitatio fidei* 29, Cerf, 1968, *II. Le Messie*, *Cogitatio fidei* 72, Cerf, 1972.

de deux expériences : la foi inconditionnelle en la Promesse et l'expérience de l'injustifiable oppression.

Christian Duquoc souligne le caractère paradoxal du messianisme chrétien : « Jésus écarte la pathologie de la messianité : désirer ce que détient l'oppresseur. Il rend la messianité à sa valeur prophétique : la promesse de Dieu à l'opprimé, c'est qu'il n'y ait ni oppresseurs, ni processus d'exclusion »⁹. Cette christologie ouvre à une pneumatologie et à une perspective trinitaire originales : l'Esprit est le signifiant de l'écart entre Christ et Dieu : « Il désigne la distance infranchissable entre l'action de Jésus et Celui qu'il évoque : Dieu. Si question de Dieu il y a, elle ne surgit pas d'abord de la contingence ou de la négativité du monde, mais dans l'espace ouvert par l'originalité messianique de Jésus »¹⁰. En 2002, il remettra sur le métier une nouvelle approche christologique.

9. *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu*, op. cit. p. 176.

10. *Id.* p. 255.

*L'unique Christ*¹¹, informé par les récentes recherches historiques sur l'enracinement juif de Jésus, tente de comprendre l'unicité du Christ dans le contexte de rupture et de division qui a marqué le christianisme dès son origine : brisure entre Israël et l'Église, division des Églises, etc. Les théologies, écrit-il « se heurtent désormais à une question plus radicale [que celles des années '70] parce que moins imaginaire, plus historique : le caractère central du Christ, expression première de la foi en son unicité révélatrice et salvatrice, mis en difficulté par les pluralités religieuses, le déchirement judéo-chrétien et les cassures internes. C'est ce défi historique, et non plus philosophique ou anthropologique, qui est le socle de l'élaboration christologique proposée. »¹² Cette conscience aiguë de l'historicité s'accompagne d'une préoccupation constante pour les questions posées par l'institution ecclésiale.

11. *L'unique Christ. La symphonie différée*, Cerf, 2002.

12. *L'unique Christ...*, op. cit. p. 25, note 1.

Une Église au service de la Parole

« Le magistère, malgré son style souvent péremptoire, déclamatoire ou hyperbolique, n'est enfermé ni dans la tristesse ascétique, ni dans le sérieux sans faille. Il trahit une légèreté si subtile à l'égard de son passé que beaucoup la manquent. Elle signifie que la vérité de Dieu n'étant pas sa propriété, il ne peut en discourir que dans l'imperfection, conscient de la distance

qui le sépare de l'Absolu. Un magistère catholique qui ne serait pas habité par cet humour singulier, au second degré, risquerait de céder au fanatisme. L'Esprit l'en garde en ne cessant de manifester par la souplesse du peuple chrétien ou sa fronde que nulle décision humaine ne peut incarner sans distance l'Absolu. L'humour naît de cet écart. »¹³

13. « Rire, humour et magistère », in *Le rire : thérapie du fanatisme L&V* n° 230, 1996/5, p. 73.

Dans ce numéro de *Lumière & Vie* pour lequel le comité de rédaction avait joyeusement réfléchi sur le thème du rire, Christian Duquoc écrivit un éditorial où il souligne que le rire fait meilleur ménage avec le sérieux et la spiritualité authentique qu'avec l'intolérance, l'intégrisme et le fanatisme. C'est en ce sens qu'il propose un article sur un rapprochement apparemment incongru entre l'humour et le magistère : manière d'exprimer que la lucidité et l'humilité de l'institution ecclésiale à l'égard de ce dont elle a charge de se porter garante est essentielle si elle veut assumer cette tâche dans la fidélité à l'esprit évangélique.

L'insistance sur la messianité originale du Christ qui se dépossède de tout pouvoir, ne le conduit pas à évacuer la nécessité des réalités institutionnelles. Deux livres abordent cette question : *Des églises provisoires*, dans une perspective œcuménique, alors que « *Je crois en l'Église* » est davantage marqué par les problématiques internes à l'Église catholique romaine¹⁴. Mais, dans l'un et l'autre, il s'agit de penser la tension entre la nécessité des institutions et leur précarité - précarité non seulement historique, mais aussi eschatologique, car elles ne sont pas à elles-mêmes leur propre fin. Le sens aigu de la précarité des institutions, eu égard à l'absolu du Règne qui vient, ne le conduisait pas à sous-estimer leur nécessité mais à exiger davantage de lucidité et de modestie de leur part.

14. *Des Églises provisoires. Essai d'ecclésiologie œcuménique*, Cerf, 1985 ; « *Je crois en l'Église* ». *Précarité institutionnelle et Règne de Dieu*, Cerf, 1999.

En 1989, Christian Duquoc s'interrogeait ainsi dans un opuscule consacré à une réflexion sur le statut des femmes et des laïcs dans l'Église : « Existe-t-il un espoir que les intuitions généreuses de Vatican II sur le "service" comme forme de ministère, puisse effectivement évincer l'idéologie et la pratique attachées à la domination du symbole de "pouvoir sacré" ? »¹⁵ Prenant à bras le corps des questions aujourd'hui encore irrésolues, il en traitait avec sérénité et acuité et soulignait les difficultés posées par les contradictions entre ce que l'Église proclame et ce qu'elle met effectivement en pratique.

15. *La femme, le clerc et le laïc. Œcuménisme et ministère*, (Entrée libre 4), Genève, Labor et fides, 1989, p. 66-67.

En effet, son ecclésiologie se construisait non seulement à partir des livres, mais également avec ce qu'il apprenait des nombreux groupes d'Église avec lesquels il fut amené à travailler et dont il saisissait les questions et parfois le malaise. Il s'agissait pour lui de retrouver la sève vive de l'Église, qui est d'être, animée par l'Esprit, au service de la Parole : « Les institutions ecclésiales, dans le temps de l'émancipation, ont pour finalité majeure de soutenir le croyant dans sa foi et de l'inciter par ce soutien à la tolérance. Les institutions ecclésiales, en fonction du jeu démocratique de nos sociétés, devront se faire suffisamment discrètes pour que la Parole de Dieu tienne d'elle-même sa puissance : elle n'a nullement besoin d'une manipulation ecclésiale de la société ou de la politique pour fonder sa crédibilité. La foi se fait question dès lors qu'elle ne projette pas de dominer »¹⁶. Ce Dieu que les Églises ont pour tâche de désigner, c'est le Dieu de l'Alliance dont la présence-absence au monde n'a cessée d'habiter Christian Duquoc, non seulement théologiquement mais également existentiellement par la conscience aiguë qu'il avait du tragique de la condition humaine.

16. *Christianisme. Mémoire pour l'avenir*, Paris, Cerf, 2000. Le titre est de l'éditeur ; celui qu'il aurait souhaité est celui-ci : « La promesse et l'obstacle. Un parcours conflictuel de la foi » (p. 123).

Dieu caché, Dieu fidèle

« La christologie a une fonction importante pour la pratique de l'Église. Si elle réussissait à établir qu'en régime chrétien, il est normal que Dieu soit en crise, les croyants cesseraient de voir dans la crise présente une dimension apocalyptique et destructrice d'espérance, ils la considéreraient comme l'horizon nécessaire de leur témoignage. Car là où Dieu est socialement évident et n'est l'objet d'aucune crise, il est notre production et non pas le Dieu de Jésus »¹⁷.

17. « Le dieu de Jésus et la crise de dieu à notre époque », in *Aux sources de la foi : Jésus de Nazareth, L&V* n° 134, septembre-octobre 1977, p. 127.

Christian Duquoc analysait ici la crise de Dieu dans la société occidentale des années '70 : les théologies dites de la mort de Dieu entérinent la requête des Lumières de l'autonomie du monde au nom de l'humanité de Dieu en Jésus. À cela, il répond que si le christianisme met bien Dieu en crise, ce n'est pas en évacuant sa transcendance mais en révélant la puissance subversive du Dieu de Jésus Christ. Dieu est libérateur car il est, non pas le dieu des philosophes, mais celui qui se laisse affecter par l'humanité souffrante.

Dieu à la fois affecté et caché : affecté par l'humanité souffrante ; caché, puisque c'est dans le silence et la discrétion que Dieu se rend présent au monde. Face à cette question cruciale que constitue la présence de Dieu dans l'histoire, son dernier ouvrage, *Dieu partagé*¹⁸, la reprend au croisement de la trajectoire métaphysique occidentale et de l'espace biblique. « L'alliance, telle que la Bible la présente, compromet Dieu avec les mouvements contradictoires de l'histoire, la révélation de sa réalité n'étant pas d'ordre conceptuel, mais pratique. Ce mode de manifestation exige la patience autant que la passion de son initiateur. L'histoire est à la fois le lieu de son accusation : si Dieu existait, [...] il ne laisserait pas l'histoire à la déraison [...]. L'histoire est également le terrain de sa justification : selon l'Évangile le Seigneur se range aux côtés des exploités »¹⁹. La philosophie moderne en voulant détacher Dieu du particulier pour l'universaliser par le concept a débouché sur l'agnosticisme ou l'athéisme ; ce faisant, elle a paradoxalement fait apparaître le caractère subversif de l'idée d'incarnation de Dieu.

18. *Dieu partagé. Le doute et l'histoire*, Cerf, 2006.

19. *Dieu partagé, op. cit.* p. 286.

Dieu est partagé car, engagé dans l'histoire, son action est néanmoins inefficace tant qu'elle n'est pas relayée par son partenaire humain. Partagé aussi, parce que le projet de Dieu dépend d'un partenaire dont la faiblesse et le peu de fiabilité frappent d'un « coefficient d'incertitude »²⁰ la réalisation. On retrouve magistralement synthétisées dans ce dernier livre les grandes thématiques qui font la marque de la pensée de Christian Duquoc et le dialogue avec les grandes œuvres de la culture philosophique et contemporaine qui habite toute son œuvre.

20. *Id.* p. 296.

Une théologie de l'écart

En 1991, il évoquait dans la Postface au numéro consacré à « la mort et les vivants », l'inouï de l'Alliance :

« La mort est ce qui, par essence, dit la non-maîtrise de l'être humain, sa finitude radicale. Elle est le non-savoir par excellence. Aussi est-elle dans son anticipation imagée ce qui requiert le croyant de se remettre intégralement à celui qui a la maîtrise de la mort parce que, Créateur, il a maîtrise de la vie. La foi désigne cet acte inconditionnel de remise à un Autre. Remise inconditionnelle de soi à un Autre mais pas à n'importe

quel autre puisque, dans la tradition biblique, le Créateur qui a la maîtrise de la vie et de la mort, fait Alliance avec les humains. L'Autre à qui l'on se remet parce que la mort nous démet de nous-mêmes est celui qui est fidèle et sans repentance dans son Alliance, expression de l'amour qu'il porte aux humains. La mort ôte tout faux-fuyant puisqu'elle supprime toute maîtrise. Si la relation est première, si la communication est la vie, un seul partenaire peut faire qu'elles ne se néantisent dans la mort : le Dieu fidèle »²¹.

21. « Postface : la mort et la foi », in *Lumière & Vie* n° 204, 1991, p. 114.

La théologie de Christian Duquoc est une théologie de l'écart et c'est pourquoi elle allie liberté et fidélité à un point tel qu'elle nous permet de comprendre que la condition d'une pensée vive et féconde c'est que, sans cesse, l'une et l'autre mutuellement se nourrissent. Au chagrin que nous laisse son départ impromptu se mêle la gratitude pour tout ce travail et cette œuvre qu'il nous lègue. Puissions-nous, les un(e)s et les autres, nous inscrire dans ce sillage d'une théologie de la confiance et de l'espérance, contre toutes les tentations de peur et de repli.

Isabelle CHAREIRE